

Danser avec la vie

Pasteur Jean-Nicolas Fell

5e séance : Le Carnaval/Plonger dans la folie et le désordre

Mesdames, Messieurs,

bienvenue pour cette cinquième étape du parcours « Danser avec la vie ».

Une fête profane

Aujourd'hui, nous sortons de nos lieux de célébration. Jusqu'à présent, nous avons été en terrain relativement familier pour l'Église. Le culte des récoltes, le culte du souvenir, le temps de l'Avent sont des balises auxquelles nous sommes habitués. Et même pour le Nouvel-an, nous connaissons tous des communautés qui marquent ce moment avec une célébration particulière.

Par contre, le carnaval se fête en dehors des murs de nos temples. Et ce n'est pas un hasard. C'est voulu.

Le carnaval est une fête profane au sens originel du mot. En effet, « profane », cela veut dire « devant le temple ». On pourrait aussi dire « hors les murs du temple ». Une fête donc en dehors de la religion institutionnalisée. Ce qui ne veut pas dire que cette fête soit sans relation au sacré, bien au contraire.

Seulement, ce n'est pas le sacré des cathédrales et des cérémonies empreintes de dignité. Il s'agit bien plutôt d'un sacré

sauvage, non domestiqué. Dionysos, et non Apollon, pour faire appel à la mythologie grecque. Non pas un ordre lumineux et transcendant qui soutient ce monde et garantit son bon fonctionnement. Mais un accès de folie qui bouscule et renverse tout ce qui se présente. Quelque chose nous ébranle et nous pousse à nous remettre en marche, à aller plus loin, à regarder plus loin. Quelque chose nous empêche de nous encroûter. Et c'est salutaire pour les institutions, religieuses ou autres, qui évitent ainsi de se fossiliser.

Mettre de côté les normes, les convenances, la mesure

Le carnaval, c'est l'excès. On est aux portes du Carême. On va « enlever la viande » (c'est l'origine du mot). Et donc avant de se serrer la ceinture, on fait bombance. Beaucoup de nourriture et aussi d'alcool, tout ce que l'on n'aura pas pendant quarante jours. Aucune mesure. On se lâche. On fait la fête.

À carnaval, les normes sont mises de côté. Il n'y a plus de convenances. Plus besoin de bien se tenir. On peut être vulgaire et braillard. Les rues de la ville ne servent plus à circuler d'un lieu à un autre. On y danse et on s'y amuse. On fait du bruit jusqu'au petit matin. La nuit n'est pas là pour se reposer dans le silence. La Polzeistunde n'a plus force de loi.

Le carnaval, c'est aussi cet anonymat que le déguisement permet, avec bien sûr le masque, comme en Suisse alémanique ou à Venise. On quitte sa peau. On devient quelqu'un d'autre. Et parce que l'on est déguisé, parce que l'on n'est plus soi-même, on s'autorise des choses que l'on ne ferait jamais dans d'autres

circonstances. Ce n'est plus nous qui agissons, mais quelqu'un d'autre. Alors on ne se sent pas responsable. On est libéré.

On en profite pour brocarder les personnes importantes devant qui l'on s'incline le reste de l'année. À carnaval, c'est une évidence : le puissant, la star, la vedette, l'idole, ce n'est qu'un guignol, tout comme nous. Et il faut être fou pour refuser de voir ses lacunes. Alors on multiplie les moqueries et les caricatures. Les gens qui se prennent trop au sérieux, ce sont des clowns, des bouffons.

La fête comme exception et non comme règle

Ce dernier exemple est intéressant. Car il illustre bien un des problèmes de notre époque : les temps de fête n'ont plus les contours nets qu'ils avaient auparavant. On ne sait plus ce qui est la règle et ce qui est l'exception. Et cela amène une certaine confusion et aussi de l'inconfort. Car on ne sait plus où on en est. On est toujours entre deux. Jamais pleinement dans la fête. Jamais pleinement dans le temps ordinaire.

D'une certaine manière, maintenant, c'est tout le temps carnaval. Toute l'année les puissants sont moqués, dans les dessins de presse ou les chroniques des comiques à la radio ou à la télévision. On se rappelle le rendez-vous quotidien des Guignols de l'info qui amenait beaucoup de gens, non pas juste à rire des puissants, mais aussi à confondre le personnage public et sa marionnette.

À carnaval, au contraire, s'il y a moquerie, c'est pour un temps très clairement délimité. Celui que l'on ridiculise ce jour-là, le prêtre ou le roi, c'est celui dont on respecte infiniment l'autorité tous les autres jours de l'année. Les moqueries et le respect ne relèvent pas de deux camps opposés qui se contrediraient. Ce sont les mêmes personnes qui expriment ces deux positions. Non pas en même temps. Mais à des moments différents.

La question du masque et du déguisement semble moins évidente. Et pourtant, elle est bien présente dans notre monde, avec ces différents rôles que l'on endosse dans la même semaine, parfois dans la même journée. On entre ainsi dans un costume pour le travail. Puis l'on se présentera d'une autre façon dans son groupe d'amis. Souvent en se stylisant : l'employé modèle, le roi de la fête, le gars hyper-cool toujours hilare sur les selfies.

Et derrière tous ces masques, on finit par ne plus trop savoir qui l'on est vraiment. Quand le déguisement devient la règle au quotidien, c'est une prison terrible. On connaît le thème du clown dépressif, en total porte-à-faux avec ce que les gens voient de lui.

Il y a enfin les règles qui, à l'heure actuelle, sont toujours plus floues, tout en pouvant être très contraignantes. On passe d'un pays à un autre sans s'en rendre compte. Et en même temps, il suffit d'un petit « Oui ! » au téléphone pour contracter un service payant. On peut mentionner les vélos et les trottinettes électriques qui circulent aussi bien sur les routes que sur les trottoirs. Et on ne sait pas si c'est autorisé ou non. Des agriculteurs, eux, doivent engager des millions parce qu'il

manque dix centimètres à leurs boxes. Et des entreprises américaines font des procès en Europe, parce que les règles et les normes en vigueur sont plus strictes que celles des États-Unis. Une grande confusion.

Le carnaval n'a rien à voir avec ce flou au quotidien. Car si les normes volent en éclat, c'est pour un temps bien délimité. Et le jour suivant elles s'appliqueront à nouveau de façon rigoureuse. À carnaval on se déguise et on porte des masques, mais les autres jours de l'année c'est interdit (ou en tout cas, à l'origine ça l'était). Quant aux piques contre les puissants, si elles ont toujours eu une place centrale lors de cette fête, en dehors elles pouvaient valoir de gros ennuis. Ce n'étaient plus alors des plaisanteries, mais de la diffamation, voire des appels à la sédition.

Sortir du quotidien pour le féconder

Le carnaval n'a rien à voir avec l'anarchie. C'est un temps de fête. Un temps particulier mis à part. Avec un début et aussi une fin : quand le carnaval commence, on sait déjà quand il se terminera. Il s'agit d'une exception, et non d'une nouvelle règle. Son but n'est pas de faire exploser le quotidien pour passer à autre chose. Le carnaval n'est pas la négation du quotidien, mais une parenthèse dans ce quotidien. Pour le féconder. Lui permettre d'évoluer. Éviter qu'il ne se fige, qu'il ne se sclérose.

Mettre les normes entre parenthèses, c'est redécouvrir le contenu positif de la vie : vivre, ce n'est pas simplement ne pas

traverser en dehors des clous, ou ne pas faire de bruit dehors après vingt-deux heures. Et pourtant, on est facilement tenté de s'appuyer plus que de raison sur ces différentes prescriptions pour ne pas avoir à penser plus loin. On devient ainsi une sorte de robot. Le cadre est là qui donne forme à notre vie. Il suffit de se laisser porter. L'absence de normes, c'est le retour des questions : « Qu'est-ce que je fais de ma vie ? », « Qu'est-ce qui va donner un sens à mon existence ? »

Le déguisement, lui, permet de tenter de nouveaux chemins, sortir de ses habitudes, prendre du recul par rapport au personnage social que l'on est. Être pour un jour autre chose que l'ouvrier consciencieux, le père modèle, le bon paroissien que l'on est tout le temps. S'apercevoir ainsi qu'il y a en nous d'autres voix qui aimeraient se faire entendre, qui refusent le formatage.

Enfin, se moquer des puissants, c'est sortir de la tentation de l'idolâtrie. On voit bien que ces personnes ont des défauts. Mais c'est justement en les prenant en compte que l'on peut avoir pour elles un respect adulte qui nous fera grandir, et non pas une admiration aveugle et infantile qui nous maintient dans la dépendance et l'immaturation.

Un air de carnaval dans l'Évangile

Le christianisme étant devenu une institution en Europe, le carnaval se joue tout naturellement en marge de l'Église, voire même en opposition à elle. Et pourtant il n'est pas difficile de trouver dans l'Évangile des impulsions qui vont dans le sens de cette fête.

Le Christ ne cesse ainsi de remettre en question les normes en vigueur dans le monde juif, rappelant que « le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat » (Marc 2, 27), et qu'il n'est pas important de se laver les mains avant le repas, car « ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme » (Matthieu 15, 11).

L'apôtre Paul, lui, invite à se « dépouiller [...] du vieil homme corrompu dans les convoitises trompeuses » (Éphésiens 4, 22) et à se « revêtir du nouvel homme, créé à l'image de Dieu dans la justice et la sainteté que produit la vérité » (Éphésiens 4, 24). Changer de costume, de déguisement. Et dans l'Apocalypse, il est question d'un caillou blanc qui est remis à celui qui vaincra et sur lequel est écrit « un nom nouveau que personne ne connaît » (Apocalypse 2, 17). Le vrai visage qui se cache derrière le masque.

Quant au renversement des puissants, on peut bien sûr penser au Magnificat. Mais on peut aussi évoquer David fuyant devant Absalom qui doit jouer l'idiote pour ne pas être malmené. Et en allant très loin, il y a le reniement de Pierre, qui n'est pas juste un échec, mais un passage ouvrant sur une relation nouvelle à Jésus : non plus juste une fidélité aveugle et un peu infantile, mais une impulsion qui permet de prendre ses responsabilités, de donner toute sa mesure. Dit de façon brutale : si l'on n'a pas renié Jésus, on a raté quelque chose dans sa foi !

La crise pour permettre la mutation

Le carnaval est un moment de crise. Et il faut le voir : la crise, c'est nécessaire, c'est même salutaire. C'est ce qui permet le

changement. Et carnaval, c'est justement l'occasion, non pas de changer le monde, mais de changer notre façon de l'habiter. Changer non pas ce qui nous entoure, mais nous changer nous-mêmes. Devenir quelqu'un d'autre.

Une citation de l'ethnopsychiatre Tobie Nathan lue il y a quelques semaines m'a fortement interpellé. Elle dit ceci : « *Les personnes sont ordinairement capables d'apprendre, d'intégrer de nouvelles connaissances, de les utiliser correctement, de s'habituer à la modification de leur cadre, de s'adapter, donc, pas de changer ! L'initiation est une contrainte au changement ; une méthode [...] dont l'issue doit toujours être une métamorphose.* »

En d'autres mots, il y a trois approches possibles : changer les circonstances extérieures sans modifier quoi que ce soit à sa manière d'être ; ou alors s'adapter, c'est-à-dire prendre en compte les circonstances extérieures en restant fondamentalement le même ; ou encore changer, devenir quelqu'un d'autre, pour habiter autrement ces circonstances extérieures.

Tobie Nathan parle de l'initiation qui n'est pas un basculement qui se ferait d'un coup : une cérémonie d'une journée ou de quelques heures. Mais qui est un temps à part : plusieurs semaines ou même plusieurs mois où l'enfant devient un adulte, en changeant souvent de nom à l'issue de ce temps. Et tout au long de cette période l'enfant n'est déjà plus un enfant, mais il n'est pas encore adulte. Il y a un entre-deux qui est nécessaire. Qui est précieux.

On utilise souvent la métaphore de la chenille et du papillon. Mais on oublie qu'entre les deux, il y a le moment de la chrysalide qui

est essentiel et qui est aussi très exigeant. Dans le cocon, ce n'est plus une chenille qu'il y a, et ce n'est pas encore un papillon. C'est quelque chose d'informe qui se redéfinit, qui se restructure. Une philosophe a une image forte pour dire la portée de ce temps. Elle dit que « les chenilles deviennent de la boue d'elles-mêmes dans le cocon qui les transformera en papillon ».

Écologie : ne pas se contenter d'aménagements, mais changer

Les questions d'écologie sont souvent traitées selon les deux premières catégories. D'une part, améliorer les conditions extérieures, en s'efforçant de stabiliser le climat, en baissant les émissions de gaz à effet de serre. Et de l'autre côté, s'adapter à la nouvelle donne, en limitant quelque peu sa consommation personnelle et en optimisant les techniques à disposition.

Le carnaval nous invite à être plus ambitieux et à entrer dans une dynamique de changement. Non pas juste dire ce qui devrait changer en imaginant un monde différent qui a toutes les chances de rester un projet en l'air. Mais changer soi-même. Devenir quelqu'un d'autre, de différent.

La question des normes est à ce propos très intéressante. Souvent on réduit l'écologie à cela : de nouvelles lois toujours plus exigeantes et précises, de nouvelles normes plus contraignantes. Et beaucoup d'énergie est engagée à ce niveau-là : demander au politique d'imposer des mesures, et veiller à ce qu'elles soient respectées en déposant des plaintes devant divers tribunaux.

Le carnaval nous interroge sur ce chemin. Sommes-nous juste des êtres égoïstes prêts à tout détruire pour leur bien-être et leur profit, et qui doivent être contraints par tout un arsenal législatif ? Ou bien y a-t-il en nous quelque chose de positif qui demande juste à être stimulé et développé, et qui nous permettrait de vivre en harmonie, en symbiose, avec la nature, sans que personne ne doive nous menacer et faire pression sur nous ?

Il y a là un domaine extraordinaire à explorer. L'écologie, non pas juste comme un encadrement de notre société de consommation globalisée, mais comme un autre contenu. Une vie plus dense, plus attentive aux autres, à soi, à la nature. Être vraiment présent à ce que l'on fait, à ce que l'on mange, au lieu où l'on vit. Un exemple qui m'interpelle depuis longtemps est celui de la Règle de St-Benoît, apparue dans un temps de chaos, et qui à partir de ces petits îlots qu'étaient les monastères, a réussi à façonner un continent, une civilisation. Un exemple positif qui a inspiré. Et il y a certainement de tels expériences qui se font au niveau d'une vie écologique et qui mériteraient d'être mieux connues.

J'ai parlé de la tentation des normes et des lois. Un autre levier souvent utilisé en lien avec l'écologie est celui du moralisme. À l'heure actuelle, il n'y a plus vraiment de tabou au niveau de la sexualité. Par contre, ne pas trier ses déchets ? Quelle horreur, quelle monstruosité ! Un certain puritanisme s'est imposé qui pourrait rendre la vie peu agréable et même déboucher sur des chasses aux sorcières.

Le carnaval propose un autre chemin. Non pas rajouter des exigences pour s'adapter à des conditions toujours plus difficiles. Mais entrer dans le cocon du déguisement et du masque pour changer en profondeur, et passer de chenille à papillon. Changer en profondeur : se désidentifier de ce que l'on a été jusque-là, pour être à même de s'imaginer autre. Non pas juste un consommateur plus responsable. Mais quelqu'un pour qui la consommation n'est plus l'horizon de sa vie.

La force du déguisement, c'est d'être un jeu. Et il me semble que c'est une dimension que l'on met peu en avant dans les questions d'écologie. Les discours sont souvent si sérieux, si responsabilisants, si pesants. On rajoute des exigences supplémentaires à toutes celles qui sont déjà là. Le temps des vacances ou juste des jours fériés pourrait être un lieu intéressant pour tenter quelque chose d'autre, « pour rire ». Les loisirs sont devenus si absorbants et si stéréotypés. Quelques îlots de liberté où l'on se confronte à autre chose, où l'on sort de toutes ces habitudes pourraient faire du bien. Investir un lieu d'une façon extravagante et voir ce qu'il en sort. « C'est carnaval ! »

La morale en écologie, ce sont bien sûr aussi ces grandes figures que l'on admire et que l'on prend peut-être un peu trop au sérieux. Il y a Greta Thunberg. Mais certains se réclament de Pierre Rabhi. D'autres de Cyril Dion, de Nicolas Hulot, de Yann Artus-Bertrand, ou encore du pape François. En Suisse, il y a longtemps eu Franz Weber. Des personnalités que l'on écoute souvent religieusement et dont toute intervention est reçue comme parole d'Évangile.

Le carnaval nous invite à nous moquer, non pas juste des autorités qui nous oppressent et nous sont antipathiques, mais aussi et peut-être surtout des personnes en qui nous plaçons notre confiance et que nous admirons. Dépasser les allégeances pour être à même de recevoir une impulsion qui m'aidera à avancer sur mon chemin, à être moi-même. Ne pas être juste un suiveur ou un consommateur. Mais assumer ma place. En défendant mes idées, plutôt que de simplement répéter celles d'un autre.

Pour cela, il est intéressant de s'engager sur des chemins de traverse. Par exemple de chercher des sources d'inspiration justement chez des personnes qui font figures de repoussoirs sur ces questions. C'est d'ailleurs un des enjeux de la dynamique « Transition Écologique et Sociale » dans notre Église : comment se faire reconnaître par ceux qui s'engagent depuis des décennies dans l'écologie, comment faire sentir que l'Église n'est pas juste cette institution sur laquelle l'État s'est longtemps appuyé pour faire régner l'ordre, mais qu'elle dispose aussi de trésors qui peuvent aider à susciter une vie nouvelle ?

Changer de regard, expérimenter, oser la folie et l'excès

Vous le savez : dans ce parcours, j'aime bien donner de petits exercices concrets que l'on peut pratiquer dans sa vie de tous les jours. Des pistes ont déjà été esquissées. Mais il vaut la peine de les préciser.

Pour commencer, il me semble important de donner un contenu positif à nos actions. Si notre vie se réduit à une liste de : « Ne

pas... » (ne pas prendre la voiture, ne pas laisser l'eau couler, ne pas surchauffer l'appartement, ne pas manger de viande, ...), cela va vite devenir déprimant et oppressant. Toujours une sorte de mutilation, ou au mieux de pis-aller. Et la belle vie juste pour ceux qui pourront se le permettre et que l'on regardera avec envie.

Alors, on peut dire : « Je ne prends pas la voiture ». Mais on peut aussi dire : « Je vais à pied ». Ou mieux encore : « Je prends l'air », « Je me dégourdis les jambes ». Rien que ça, ça nous met dans un autre état d'esprit. Et ensuite, ce trajet à pied, il faut en faire quelque chose de plus qu'un déplacement qui aurait été plus rapide si l'on avait été motorisé. Profiter des pauses qu'offrent les bancs. S'arrêter pour regarder un arbre ou les oiseaux. Flâner un peu, plutôt que de simplement transférer son corps du point A au point B.

Pour d'autres gestes, on peut avoir à l'esprit les autres espèces animales ou végétales, ou encore les générations futures, en leur souhaitant quelque chose de beau, et en le leur offrant, en se réjouissant de contribuer à leur bonheur. Mettre ainsi en avant l'expression d'une générosité, et non pas juste une limitation à laquelle on se soumet. Une joie est là, qui nous habite, et qui veut rayonner.

Pour la dimension du déguisement, on peut se rappeler ce que l'on avait dit la dernière fois pour la nouveauté. Sortir de ses habitudes. Mais pas pour en prendre tout de suite de nouvelles. Sortir de ses habitudes, juste parce que c'est carnaval et que l'on peut tout se permettre. Pour quelqu'un, ce sera traverser en dehors des clous ou arriver en retard à un rendez-vous. Pour un

autre, ne rien faire toute une journée. Porter des habits bariolés. Avoir un comportement excentrique. Le but n'est pas de pérenniser ces attitudes, d'en faire un nouveau style de vie. Mais d'avoir un sas qui permet de prendre du recul par rapport à des habitudes et de passer à quelque chose d'autre dont les contours sont encore à dessiner.

Il me semble qu'il pourrait être intéressant de vivre la chose en groupe. À l'heure actuelle, bien des activités, des séminaires, sont préparés à l'avance, avec un programme complet dans lequel il suffit de se glisser. Peut-être que lancer une rencontre avec des gens d'horizons différents dans un cadre qui ne correspond ni aux uns, ni aux autres, et où tout le défi est de sortir chacun de son rôle, de ses habitudes, pour vivre quelque chose ensemble pourrait être intéressant. Une journée de folie. Une journée à côté de la plaque. Car « C'est carnaval ! »

Quant aux grandes figures à descendre de leur piédestal, il me semble qu'une bonne méthode est celle que j'ai déjà esquissée : redonner une épaisseur et de la valeur à ceux que l'on aurait tendance à ridiculiser et à mépriser. Voir que d'autres points de vue ont leur légitimité et qu'il vaut la peine de les prendre en compte. Chaque fois que vous êtes confrontés à un point de vue qui suscite en vous le rejet, chercher en quoi il y a quand même quelque chose de fécond dans cette position. Cela permet de découvrir quelque chose qui va nous sortir de nos schémas tout faits, et nous offrir un peu de recul par rapport à ces belles idées qui nous enthousiasment. On sortira ainsi des images pieuses et l'on retrouvera quelque chose de concret, de vivant qui pourra nourrir nos pas juste des idéaux, mais bien la vie.

Conclusion

Le Carnaval est un temps très intéressant, car il ne s'agit ni d'une préparation, ni d'une transition, ni même d'une rupture. Un coup de folie. Mais clairement délimité. Et donc sans conséquences directes. Et en même temps, cette irruption permet un changement de perspective. On découvre que bien des choses peuvent bouger dans notre rapport à la vie, dans notre regard sur nous-mêmes, dans notre relation à ceux que nous admirons.

Je ne crois pas que la société de consommation dans laquelle nous vivons soit le meilleur contexte pour cultiver une relation durable à la planète. Penser que quelques aménagements suffiront me semble une illusion. Il faut un changement plus important. Mais, à nouveau, imaginer que l'on puisse simplement « switcher » d'une attitude à une autre en un clin d'œil m'apparaît peu réaliste.

Le carnaval permet le changement, parce qu'il présente ce changement comme quelque chose de temporaire et aussi de peu sérieux. On fait juste les idiots, rien de plus. Et c'est pourquoi on s'autorise beaucoup plus que si l'on se croit en train de construire un nouveau mode de vie pour les dix prochains siècles. Un peu de folie. Un peu de légèreté. Et aussi cette idée que l'on peut se permettre des extravagances, sans que cela nous engage plus que ça. Sans que cela prête à conséquence.

L'Évangile a quelque chose de cette folie. Et il est bon de le retrouver. Ne pas avoir peur des paroles dures et tranchantes de Jésus qui ne sont pas des arrêts de tribunaux définitifs, mais des excès, pour faire bouger, pour mettre en mouvement. Il serait

salutaire de retrouver cette dimension provocatrice de la Bible qui lance des impulsions et secoue ce qui est figé. Mais qui ne cherche pas pour autant à imposer un modèle définitif, comme on l'imagine trop souvent.

L'écologie n'est encore souvent qu'un cadre : des lois, des normes, des modèles à suivre. Quelque chose d'extérieur qui fait sens, mais à la manière d'un médicament, c'est-à-dire que l'on serait heureux de pouvoir faire sans. Il serait bon de changer de regard. Et pour cela d'injecter de la vie dans tout cela, d'y mettre de la chair.

Le carnaval est intéressant, car il permet d'être audacieux, sans avoir peur du ridicule. Il y a là quelque chose de très fécond qu'il serait bon de revaloriser. Ne pas laisser la parole qu'aux universitaires mortellement sérieux, mais savoir faire une place aux excentriques qui chantent des berceuses à leurs carottes. Car ils sont peut-être plus prophétiques qu'on le croit.

Merci de votre attention !